

CHAPITRE XXX.

LA CHAÎNE DU CASTELLAN.

Le lendemain, avant de me rendre chez le roi, où devait se décider le sort de Ben-Joseph et de toute sa race, ce dernier pensa qu'il était de son devoir de serrer encore une fois la main à son ami Grégoire. Peut-être aussi un pressentiment le guidait vers sa demeure.

Grégoire n'était pas chez lui. Tout occupé de la colonie qu'il veut fonder, il avait fait venir par la Vistule les bois nécessaires aux constructions. La rivière venait de déborder à la fonte des glaces; sa crue subite avait occasionné de grands ravages; on vint avertir Grégoire qu'une partie de ses bois était déjà entraînée. Il courut en toute hâte, prenant avec lui cent hommes, afin de sauver ce qu'il pourrait, et n'être pas retardé dans ses travaux. C'est pour la première fois qu'il se voit forcé à se séparer de Maria.

Au même moment, le pan de Wola mécontent, furieux, se disposait à s'éloigner de la capitale; il n'avait pas oublié le refus du chasseur, de lui avancer de l'argent, et lui en conservait d'autant plus de rancune, qu'il voyait les fondements d'une colonie s'élever sous sa direction, ce qui le confir-

mait dans l'idée qu'il avait conçue de sa subite fortune. Au moment du départ, il résolut d'arracher la femme à son époux, de s'emparer de sa serve, et de la faire revenir dans son château à moitié reconstruit, à l'aide du nonce papal. Ses gens se jetèrent donc sur la demeure de Grégoire, au moment de son absence, précisément comme Ben-Joseph approchait.

A la vue de l'intendant du château de Wola, qu'il reconnaît, il devine de quoi il s'agit, se précipite sur lui, l'arrête violemment, et lui demande de quel droit et par quel ordre il ose violer le domicile d'un bourgeois de Krakovie.

L'intendant répond qu'il agit d'après les ordres de son maître, et que les sables maudits où se trouve placée la cabane de Grégoire ne sont nullement compris dans l'enceinte de la ville, et par conséquent dans

les privilèges accordés aux bourgeois. Et il appelle ses hommes, et se dirige sur Maria, qui, à moitié morte, se cache derrière l'ami de son mari.

Ben-Joseph, ne se sentant pas capable de résister à vingt hommes armés, cherche à les effrayer et à gagner du temps, espérant le retour prochain de Grégoire.

— Malheur à vous tous, dit-il, cet endroit est sous la juridiction du castellan de Krakovie. Il doit être puni de mort celui qui, au lieu de demander son intervention, se rend justice à lui-même. Vous savez qu'à deux lieues de la résidence royale, le seul castellan est maître et juge suprême.

C'était vrai; l'intendant hésite, et ses hommes n'osent avancer.

Le pan de Wola parut, et s'apercevant de l'hésitation de ses gens :

— N'écoutez pas ce Juif, s'écria-t-il, il y

a plus de deux lieues des sables maudits au château royal. Le castellan n'a rien à dire; je suis maître de reprendre ma propriété partout où je la trouve.

Il y a peu de temps que Grégoire et Maria habitent cet endroit, et déjà ils ont gagné l'affection de tous ceux qui les entourent, principalement des colons et des ouvriers dont Grégoire dirige les travaux. Aussi, des groupes nombreux de spectateurs se forment autour d'eux, et appuient Ben-Joseph, en criant : Il n'y a pas deux lieues, c'est au castellan de juger, à bas, à bas le noble ! Les gens de Wola, excités par leur maître, persistaient à vouloir s'emparer de Maria, les colons les repoussaient, tout le monde criait; et le tumulte alla augmentant, jusqu'à ce que le magistrat accourut avec la garde pour rétablir le calme et faire justice.

Les uns criaient : il n'y a pas deux

lieues; les autres affirmaient qu'il y avait davantage.

Le fonctionnaire qui représentait l'autorité du castellan résolut de décider la querelle selon l'usage, en faisant mesurer la distance du château royal jusqu'à l'habitation de Grégoire.

Le but de Ben-Joseph était en partie atteint; il gagnait du temps, et espérait voir arriver son ami. Mais il était de l'autre côté de la rivière, et personne en ce moment n'osait lutter contre le torrent où nageaient encore des glaces que le soleil n'avait pas entièrement fondues. Maria appuyée sur Ben-Joseph, les larmes aux yeux, le désespoir dans le cœur, regardait au loin si elle n'apercevait pas son mari, et entendait avec frayeur le cliquetis des chaînes qui se rapprochaient.

Tout le monde écoutait dans un profond

silence la voix du crieur qui comptait le nombre des chaînes posées.

— Mille neuf cent dix-huit, répétait le magistrat, il ne manque plus que deux chaînes pour faire deux lieues.

A l'œil on ne pouvait distinguer si la maison se trouvait dans cet espace.

Ben-Joseph eût voulu donner du courage à Maria, mais lui-même perdait l'espoir. Le sort de son ami allait être décidé, et il n'arrivait pas, on ne l'apercevait pas tout le long de la rivière.

— Mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf!

A ces mots, chacun retint sa respiration en tournant ses regards, tantôt sur la chaîne qu'on déplaçait, tantôt sur Maria à moitié évanouie, tantôt sur le pan de Wola qui témoignait son impatience, en se dandinant du corps et se frottant les moustaches.

Ben-Joseph ne regardait ni Marie, ni la

chaîne; il cherchait de ses yeux Grégoire, écoutait s'il n'entendait pas une voix dans le lointain; mais tout était tranquille, et pas un être vivant ne paraissait tout le long de la rive.

— Deux mille! s'écria le fonctionnaire, et les tristes murmures de la foule, et les exclamations de joie du pan de Wola, annoncèrent le triomphe de ce dernier. En effet, la maison de Grégoire se trouvait encore éloignée de quelques pas de la dernière mesure.

La foule, indignée, voulait disputer la victime; on criait, on se pressait, on s'encourageait; mais l'intervention de la garde vint imposer silence, les spectateurs furent dispersés, et le pan de Wola resta seul vis-à-vis de Ben-Joseph et de la malheureuse femme. Cette dernière, au désespoir, voulait se donner la mort; mais son ami la conjura de se

résigner, et lui promit prompte délivrance. Les satellites du seigneur s'emparent de la serve, lui lient les bras comme à une criminelle, tandis que le pan de Wola rit et l'insulte. Tout à coup, on voit accourir un homme furieux, les cheveux hérissés, l'épée à la main, qui crie de loin, arrêtez! et de près se précipite sur le pan de Wola.

C'est Grégoire.

— Traître et félon, dit-il, au nom du roi je t'arrête.

— Toi, manant, arrêter un noble! dit le pan avec un superbe dédain.

— Je suis gentilhomme, comme toi, lis et rends tes armes.

Le pan jette un coup-d'œil sur le papier scellé du sceau royal, que lui présente le mari de la victime; il reconnaît l'écriture de Kasimir, qui accorde à Grégoire des titres de noblesse, et le charge d'arrêter le

pan de Wola partout où il le trouvera.

Le noble tremble à son tour, car il pense que le nouveau complot qu'il a tramé est découvert. Il sait que Kasimir ne lui pardonnera point cette fois-ci, et il essaie, à la pointe de son épée, de défendre sa liberté et sa vie. Mais sa résistance est vaine. La même garde qui l'aida à s'emparer de Maria aide Grégoire à le désarmer et l'emprisonner.

On devait le conduire à la grande tour ; mais Ben-Joseph demanda à lui parler seul. Leur entretien ne dura qu'un moment, et l'on vit immédiatement le noble retourner dans ses biens, après avoir renoncé par écrit à la propriété de sa serve. La foule poursuivit le pan de Wola, en lui riant au nez et l'accablant d'injures ; ce fut la seule vengeance que voulurent tirer de lui Ben-Joseph et Grégoire.

CHAPITRE XXXI.

VOEU DES ISRAÉLITES.

Le moment que Ben-Joseph attend depuis vingt ans est arrivé ; il va paraître devant Kasimir, pour lui demander la récompense des services qu'il lui a rendus.

La triste impression qu'il avait reçue de la conduite d'Esterka vis-à-vis de son père, le jour de ses nocces, s'est presque effacée.